Les grands stades de football : laboratoires d'urbanité et créateurs d'identité

Ludovic Lestrelin

▶ **To cite this version:**

Ludovic Lestrelin. Les grands stades de football : laboratoires d'urbanité et créateurs d'identité. Urbanisme , 2014, Grands stades en quête d'urbanité, 393, pp.58-59. hal-04004624

HAL Id: hal-04004624

https://normandie-univ.hal.science/hal-04004624

Submitted on 25 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le grand stade de football : laboratoire de l'urbanité

« *Malheureuses sont les villes qui n'ont pas de grand stade* ». Recueillis dans le cadre d'une interview pour le magazine *So Foot*, les propos de Rudy Ricciotti, l'architecte en charge du nouveau stade Jean Bouin (qui abrite les rencontres du Stade Français, le club de rugby parisien), semblent avoir été entendus au-delà du cercle des amateurs de sport. Le grand stade est, en effet, un genre architectural qui ne connaît pas la crise. En France, la question de l'opportunité du financement public des stades (ils sont très majoritairement entre les mains des collectivités locales) tend à être de plus en plus fréquemment soulevée car ils supposent des investissements conséquents qui peuvent être certes étalés dans le temps par le recours aux partenariats public-privé mais au prix d'un alourdissement sensible de la note finale. En revanche, la réflexion sur l'inscription de ces édifices monumentaux dans leur environnement urbain est quelque peu éclipsée.

Le stade dans la ville, la ville dans le stade

Quelle est donc cette « espèce d'espace » qu'est le stade[1] ? Rectangulaire (dans sa version « à l'anglaise ») ou annulaire (dans sa version latine, rappelant les amphithéâtres), le stade a d'abord pour fonctions de délimiter strictement l'aire de jeu et de favoriser l'organisation d'un spectacle payant soustrait aux regards des passants. Mais il est bien plus que cela. Le grand stade s'offre comme un espace à la mesure de l'expression des phénomènes d'identité collective dans le cadre de la vie urbaine contemporaine. Lieu d'interactions et de proximité physique, où l'on voit tout en étant vu, il participe à la naissance d'une conscience d'appartenance commune. Lors du match, la communauté ordinairement imaginée devient visible, tangible et incarnée : elle est exposée aux yeux de tous à travers les joueurs sur la pelouse et le public dans les gradins. Espace de consensus, d'unité et d'effervescence collective, le stade est aussi un « espace mosaïque » qui rassemble des populations différenciées et où s'affichent les contrastes et les hiérarchies qui caractérisent la société locale. Chaque secteur, voire chaque travée d'un stade (cloisonné en tribunes, loges, virages), forme, en fait, autant d'univers sociaux.

À Marseille, dans la première moitié des années 1980, la géographie sociale de la cité se projette ainsi grosso modo sur celle du Stade vélodrome, offrant une carte vivante et en modèle réduit de l'espace urbain. Au public qui occupe la tribune ouest du stade (la plus prestigieuse), chefs d'entreprise, cadres supérieurs, commerçants d'âge mûr résidant dans les quartiers huppés du sud de la ville, s'opposent les supporters regroupés dans les virages. Le virage nord est majoritairement occupé par des jeunes venus des quartiers et banlieues populaires du nord de Marseille. L'origine sociale et résidentielle du public du virage sud est plus diverse, mais une forte proportion se recrute alors dans les quartiers péricentraux et méridionaux, plus fortunés, de la cité. Quant à la tribune est, elle est le refuge du « Marseille profond », d'un public plus âgé que dans le reste du stade, regroupant des artisans, des cadres moyens, des « ouvriers de métier »[2].

Stades reflets donc ou « cartes urbaines en réduction », mais aussi stades cocons dans le sens où ces espaces ont pendant longtemps été le prolongement de leur environnement proche, un territoire familier fortement imbriqué dans la ville. À Lens, par exemple, la sociabilité minière pénètre progressivement le stade Felix Bollaërt, où le spectateur retrouve les mêmes

[1] Pour paraphraser J.-C. Basson (« L'espace du stade ou l'ordre en public », *in* G. Capron, N. Haschar-Noé, *L'espace public urbain : de l'objet au processus de construction*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2007, p. 191) reprenant la formule de Georges Perec.

[2] C. Bromberger (avec A. Hayot, J.-M. Mariottini), *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, éditions de la MSH, 1995.

pratiques, types d'organisation et connaissances qu'à l'extérieur. Dans les années 1950, le stade est peuplé par les mineurs (même s'ils ne sont pas les seuls), les habitants de Lens et des environs, et structuré par les divisions propres à la société minière (la tribune des ingénieurs, les retrouvailles entre voisins des cités, l'usage de drapeaux imitant ceux des sections syndicales, etc.). Et l'appartenance territoriale (être de Lens) et sociale (être ouvrier) qui s'exprime lors des matchs par le soutien aux « gars du coin » qui composent l'équipe trouvent d'autres lieux, moments et occasions pour être éprouvée : le quartier ou l'usine, les engagements politiques, syndicaux ou confessionnels[3].

Des stades mondialisés ?

Peut-on en dire autant aujourd'hui ? Le stade est-il encore strictement à l'image de la ville ? Les enceintes sportives modernes tendent plutôt à s'autonomiser de leur contexte local. Gérant les clubs à la manière d'entreprises, les dirigeants ne sont plus des industriels de la région (les actionnaires sont même parfois issus du Moyen-Orient comme au PSG ou d'Asie et d'Amérique du Nord comme c'est fréquemment le cas en Angleterre) ; les joueurs, au statut de vedettes, sont très mobiles géographiquement. Quant aux spectateurs présents dans les tribunes, ils ne sont plus seulement originaires des environs proches. Français au Camp Nou à Barcelone, provinciaux au Parc des Princes ou franciliens au Stade Vélodrome… Nombreux sont, en effet, les « supporters à distance » qui se prennent de passion pour une équipe en raison de l'image qu'elle incarne sur la scène médiatique et non parce qu'elle exprime des attaches géographiques ou familiales[4].
Les stades les plus récents sont désormais tous conçus comme des « lieux de vie », auto-suffisants en quelque sorte : ils font partie de complexes de loisirs, sortes de parcs d'attraction associant des centres commerciaux, mais aussi des musées, des restaurants, des hôtels et des cinémas. Ce que l'on pourrait appeler la « disneylandisation » du spectacle sportif va de pair avec une certaine gentrification[5]. La multifonctionnalité et l'amélioration du confort des enceintes s'accompagnent de la hausse du prix des places et d'un fort contrôle sécuritaire. Dans le stade de Manchester United, surnommé « le Théâtre des rêves », aucun grillage ne vient séparer les tribunes de la pelouse et des joueurs. Ni groupes de supporters ni banderoles dans les gradins, seuls des spectateurs assis, venus de loin pour une part non négligeable d'entre eux, contemplent le spectacle par ailleurs diffusé par les chaînes de télévision du monder entier. Espaces VIP, boxes et loges sont aussi conçus pour attirer une certaine élite sociale. « *Rêvons plus grand* » : la devise du PSG nouvelle version n'est pas qu'une référence stylistique à l'illustre club anglais mais dessine les contours d'une stratégie comparable pour le Parc des Princes.

Le statut intervallaire du stade moderne

Que faut-il en conclure ? Que le schéma ancien qui liait un stade à une ville s'est complexifié. Le stade n'est plus seulement l'affaire d'une ville et du groupe qui y réside au quotidien. Pour autant, la déterritorialisation des enceintes sportives est relative. L'attachement affectif des supporters locaux (tout comme ceux situés à distance) à « leur » stade, ce que le géographe anglais John Bale a nommé la « topophilie », demeure fort, à tel point que les projets de « naming » ou de déménagement peuvent initier des mouvements de protestation rappelant au

[3] M. Fontaine, *Le Racing club de Lens et les « Gueules noires ». Essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes Savantes, 2010.
[4] L. Lestrelin, *L'autre public des matchs de football. Sociologie des « supporters à distance » de l'Olympique de Marseille*, Paris, éditions de l'EHESS, 2010.
[5] C. Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998, p. 120.

passage que les stades sont peut-être avant tout du « temps consolidé », des lieux chargés de mémoire érigés aujourd'hui au rang de patrimoine. Les groupes organisés de supporters ont par ailleurs fait des tribunes leurs territoires exclusifs, y construisant des règles, des rivalités, des manières d'être et d'agir spécifiques. L'attachement à l'identité locale y est un critère d'authenticité et de sincérité de la passion de première importance[6].
Ainsi, on pourrait dire que la fierté d'être Marseillais, Stéphanois, Lyonnais, Parisien, etc. s'affirme d'autant plus dans les gradins que le spectacle se mondialise. Elle est désormais moins sociale que territoriale (se dire « fier d'être Lensois », ce n'est plus revendiquer l'identité ouvrière mais une identité « ch'ti » fantasmée, aux bornes géographiques étendues). Et cette fierté s'exprime d'autant plus dans les stades que celle-ci peine à exister ailleurs que dans le contexte sportif. Devenus des espaces privilégiés pour manifester publiquement une appartenance particulière, les stades ne sont plus dès lors de simples vecteurs d'identités préexistantes s'imposant du dehors. C'est désormais en leur sein et pendant les matchs qu'elles se réinventent. En ce sens, ils se posent comme des observatoires centraux pour saisir la recomposition de l'expérience collective dans les villes contemporaines. Les stades, des territoires éminemment politiques en somme.

Ludovic Lestrelin

[6] M. Fontaine, « Histoire du foot-spectacle », *La Vie des Idées*, 11 juin 2010. http://www.laviedesidees.fr/Histoire-du-foot-spectacle.html#nh11